

La société européenne d'Algérie

La colonisation entraîna l'intrusion d'un peuplement européen minoritaire à la mentalité de vainqueur, privilégié par ses droits de citoyen et la supériorité de ses moyens économiques et techniques.

En janvier 1840, le nombre des Européens s'élevait à 25000, installés principalement dans les grandes villes, mais 44% seulement d'entre eux étaient français. Dans les préfectures de la métropole, on chercha par la publicité, à recruter des ouvriers spécialisés et des colons. De 1842 à 1846, arrivèrent de petits propriétaires de Provence et du Nord-Est, de bons agriculteurs espagnols, des Maltais éleveurs de chèvres, des Italiens maçons et sur-tout tâcherons. En 1847, 15000 immigrants s'installèrent. L'Algérie devint l'exutoire des populations pauvres du nord de la Méditerranée.[...]

Après la guerre franco-allemande de 1870, Paris offrit 100 000 hectares en Algérie aux habitants d'Alsace-Lorraine. Parallèlement à cette immigration organisée, la colonisation libre se poursuivait. [...]La naturalisation, accordée automatiquement aux fils d'étrangers, renforça la faible majorité française et cimentait un bloc qui se définit par la supériorité de la civilisation française sur la civilisation musulmane et l'infériorité des « indigènes » par rapport aux citoyens français.

Mahfoud KADDACHE, *La Conquête Coloniale et la Résistance*,
ALGERIE , Editions Nathan-Enal, 1988

Le compte-rendu objectif :

Mahfoud KADDACHE dans son texte 'La société européenne d'Algérie', extrait de son ouvrage « La Conquête Coloniale et la Résistance » s'intéresse à la société européenne d'Algérie post-coloniale. Il en fait la description et l'analyse.

Dans ce texte, M. Kaddache fait remarquer que la colonisation fut la cause évidente de l'arrivée en Algérie de colons européens. D'après lui, quelques dates repères permettent de confirmer cela. En 1840 déjà, 56% des Européens établis dans les grandes villes n'étaient pas français. Mais dès 1842, des artisans, des agriculteurs ... en quête de richesse, arrivèrent de tous les pays du bassin méditerranéen. L'auteur souligne le fait que l'Etat français de l'époque (1870) encourageait les fermiers Alsaciens à envahir l'Algérie. Ainsi, cette politique de naturalisation visait à multiplier le nombre de Français en Algérie.

Dans ce texte, Mahfoud Kaddache nous informe, nous renseigne sur la population européenne en Algérie vers les années 1840.

Histoire du 8 mai 1945.*Répression sanglante dans le Nord-Constantinois.*

Ce jour du 8 mai, de grandes manifestations furent organisées par le P.P.A.1 à travers tout le pays, l'Algérie revendicatrice défila en scandant dignement : « A bas le colonialisme ! » « Vive l'Algérie indépendante ! » « Libérez Messali ! » « Libérez les détenus politiques ».

A l'exemple du 1er mai, les manifestations eurent un caractère pacifique, et partout où les forces de police ne s'interposaient pas, tout se déroula dans l'ordre et le calme absolu.

Puis, ce fut la provocation, l'éclatement : « C'est à la suite de l'intervention des policiers et des soldats dans les villes de garnisons que les bagarres commencèrent. » avoua Henri Benzet. Le colonat, animé par la haine et la violence, donna libre cours à ses instincts les plus bas. Les massacres atteignirent le paroxysme de la tragédie dans le Constantinois.

F. Abbas témoigna de Sétif, sa ville : « Le 8 mai 1945 est un mardi, c'est le marché hebdomadaire. La ville de Sétif abrite ce jour là, entre cinq et quinze mille fellahs et commerçants venus des régions les plus éloignées... ».

Dans cette cité, le cortège parfaitement organisé et autorisé par les autorités à son départ de la mosquée, parvint sans incident jusqu'au niveau du café de France. Là, aux alentours, des cars chargés de policiers étaient postés et prêts à intervenir. L'inspecteur Laffont (habillé en civil), assis à la terrasse de l'établissement, se leva, bondit et tenta d'arracher la pancarte portant l'inscription : « A bas l'impérialisme ! Vive la victoire des Alliés ! ». Le porteur de la pancarte résista, mais l'inspecteur lui tira trois balles de pistolet dans le ventre. Les policiers qui encadraient le cortège se regroupèrent rapidement face aux manifestants. Alors le scénario se déroula furieusement, et la fusillade commença. L'émeute gagna Sétif. La loi martiale fut proclamée; nul ne put circuler, s'il n'était porteur d'un brassard délivré par les autorités. Tout autre Algérien était abattu, impitoyablement. La répression s'étendit à la périphérie : d'abord le petit centre de Périgot-Ville, puis Chevreuil. Les troupes françaises quadrillèrent la région. Le ratissage s'opéra sauvagement et sans frein. C'était l'hystérie. Tout se mêla et se confondit. Le sang appela le sang ; tout indigène, citadin ou rural, loyaliste ou militant, était considéré comme une victime qu'il fallait abattre sans pitié.

A Chevreuil, les légionnaires du colonel Bourdillat se conduisirent comme en pays conquis. C'était le droit au pillage, aux viols, aux exécutions sommaires, sous le vocable éloquent d'opération de nettoyage. Des expéditions « punitives » furent organisées. On tirait sur tout, partout : fellahs, femmes, enfants, vieillards, tous tombèrent innocemment. Les morts s'ajoutèrent aux morts. Sur les routes, dans les champs, au fond des vallées, ce ne furent qu'incendies et charniers sous le ciel clair de mai.

M. YOUSFI, L'Algérie en marche, ENAL Ed. 1983.

1 P.P.A. : Parti du Peuple Algérien, Parti nationaliste fondé par Messali Hadj.

Le compte rendu objectif :

Le texte présent est un récit historique écrit par l'historien algérien M. Yousfi, extrait de son ouvrage qui s'intitule « *L'Algérie en marche* » paru dans les éditions Enal, en 1983. Le texte dans son ensemble parle des massacres de 8 mai dans le Nord Constantinois.

L'auteur, dans son écrit, raconte que les algériens sortent le 8 mai 1945 pacifiquement dans les rues pour demander leur liberté. Il rapporte des témoignages qui montrent la violence des français contre les sétifiens qui envahissent la ville selon F. Abbas. L'auteur souligne que des fusillades ont éclaté et la violence contre les algériens augmente rapidement ; la mort sème l'horreur en pleine ville.

L'auteur a écrit ce texte afin de nous informer d'un fait historique (8 mai 1945) et aussi pour dénoncer la cruauté de la France

Une guerre sans merci

L'affaire du coup d'éventail - le Dey avait frappé de légers coups de son chasse mouche le Consul français Duval qui l'avait offensé - racontée jadis par les manuels français ne fut, en réalité, qu'un alibi pour justifier l'expédition de Sidi Ferruch en 1830. Les véritables causes de la conquête furent tout autres. On peut en dénombrer plusieurs : les suites d'une affaire louche et malhonnête montée par des négociants, Bacri et Busnach, et des politiciens de Paris, concernant du blé vendu à la France entre 1793 et 1798 et resté impayé ; la prétention de posséder sans redevances le Bastion de France et le droit de souveraineté sur une partie de la côte orientale algérienne ; le désir de la monarchie de s'attacher une armée susceptible de l'aider à mater le peuple français en lui offrant gloire et butin en Algérie; enfin les ambitions des théoriciens capitalistes pour qui ce « sera un pays neuf sur lequel le surplus de la population et de l'activité française pourra se répandre ».

La guerre coloniale fut une guerre sans merci, inexpiable, sans loi, menée contre des Algériens tenus pour barbares par des officiers et des soldats qui n'avaient rien compris au caractère sacré de la résistance à l'envahisseur. Ne pouvant vaincre le peuple, Bugeaud chercha à le contraindre par la ruine et la famine. Lamoricière fit de la razzia la base de sa tactique : attaque par surprise d'une tribu provoquant la fuite, pêle-mêle, des hommes, des femmes et des enfants sur qui l'on tirait sans pitié; capture des troupeaux et pillage des biens. La razzia dégénéra en dévastation : il fallait détruire les moyens d'existence des Arabes. Montagnac écrivit en mars 1842 : « On tue, on égorge, les cris des épouvantés, des mourants se mêlent aux bruits des bestiaux qui mugissent de tous côtés; c'est un enfer où, au lieu du feu qui nous grille, la neige nous inonde. ». Et Saint Arnaud, en avril 1842 : « Nous sommes dans le centre des montagnes entre Miliana et Cherchell. Nous tirons peu de coups de fusils, nous brûlons tous les douars, tous les villages, toutes les cahutes » [...]. En 1884, Cavaignac brûla des fagots devant une grotte où s'étaient réfugiés des membres de la tribu des Sbéahs : « ... Presque tous, hommes, femmes, enfants, troupeaux y périrent. ». En 1845, Pélissier fit placer des fascines enflammées et entretenues devant les issues des grottes abritant les Ouled Riah; près de cinq cents, peut être mille cadavres furent trouvés. Au Dahra, Canrobert fit emmurer une caverne avec des pierres.

Mahfoud Kaddache, « La Conquête coloniale et la Résistance », dans ALGERIE, Editions Nathan-Enal, 1988.

Le compte-rendu objectif :

Le texte intitulé 'une guerre sans merci' est écrit par l'historien algérien, Mahfoud Kaddache. Le texte est un extrait de son livre la Conquête Colonial et la Résistance paru chez les éditions Nathan-Enal, en 1988, le livre dans son ensemble parle de l'histoire de l'Algérie ; de la conquête française jusqu'à la résistance armée.

Mahfoud Kaddache montre dans ce texte que l'affaire de l'éventail n'était qu'un prétexte des Français pour coloniser l'Algérie. Les véritables causes selon lui étaient d'ordre économique, social, commercial, politique et stratégique. L'auteur montre que dès les premiers jours de la colonisation les français ont mené une guerre sans merci contre le peuple algérien. Pour démontrer l'horreur de cette guerre, Mahfoud Kaddache cite plusieurs témoignages d'officiers français qui montrent des crimes commis par les militaires tels que Bugeaud, Lamoricière, Montagnac, Saint-Arnaud, Cavaignac et Pélissier.

Par les explications qu'il fournit et les témoignages qu'il exploite, l'historien fait valoir son point de vue sur le fait ou l'événement. Dans la narration, s'insère alors l'argumentation.

Faut-il dire la vérité au malade ?

Le médecin doit-il dire ou ne pas dire la vérité? Doit-il ou non révéler au malade le nom de sa maladie ? Vieux débat sans cesse repris. Quels sont les nombreux arguments avancés contre la vérité ?

Le cancer est porteur de mort et le malade atteint de cancer porte la mort en soi. A-t-on le droit de le désespérer ? L'homme est le seul être vivant qui sache qu'il doit mourir. Pourquoi le faire savoir à une seule catégorie d'êtres humains privilégiés, si l'on peut dire, de ce seul point de vue: les cancéreux ? Pourquoi donner à leur vie la compagnie quotidienne de la mort ? La peine capitale n'est pas la mort; c'est de l'attendre à tout moment sans savoir exactement quand elle doit venir.

Si un malade cancéreux guérit à quoi sert-il de lui dire ce qu'il avait puisque, de toute façon, il va continuer à vivre avec la hantise de la rechute? On lui impose une angoisse, un désespoir parfaitement inutiles.

Pourtant, c'est sa maladie, c'est son affaire à lui. Le simple respect de l'homme exige qu'on lui dise ce qu'il en est. Pourquoi serait-il le seul à n'avoir pas le droit de savoir ce qui le touche si profondément : que la maladie va, au minimum, ralentir sa vie et, au maximum, l'interrompre ?

Ce qui est terrible quand on ment au malade, ce n'est pas de lui dissimuler la vérité, c'est de lui cacher ce que les autres savent. Une telle situation crée des relations entièrement faussées où se mêlent la pitié et l'hypocrisie. Il faut réussir à faire comprendre au malade ce qu'il peut ou veut comprendre. S'il souhaite se dissimuler à lui même la vérité, alors qu'il le fasse ; qu'il soit lui, le responsable du mensonge, et non le médecin.

Les rapports médecin-malade gagnent énormément lorsque la vérité est connue. Le malade comprend mieux les exigences du traitement suivi, il accepte beaucoup plus aisément d'en supporter les effets secondaires. Il participe à son propre traitement, le suit avec beaucoup plus de soin et finit parfois par mieux connaître sa maladie que le médecin lui même.

D'après **P. Viansson-Ponte** et **L. Schwartzberg**,
Changer la mort, Albin Michel, Paris 1997

Le compte-rendu objectif :

Il s'agit d'un débat intitulé : « Faut-il dire la vérité au malade ? » extrait de l'œuvre « Changer la mort » écrit par P. Viansson-Ponte et L. Schwartzberg, dans lequel ils parlent des cancéreux.

Les auteurs commencent ce texte en posant la problématique « Le médecin doit-il ou ne pas dire la vérité ? ». Ensuite ils annoncent la thèse des adversaires qui refusent de dire la vérité, puis ils présentent celle des défenseurs qui favorisent de la dire tout en présentant leurs arguments. Enfin ils donnent leur point de vue et ils montrent que le rapport médecin-malade gagne lorsqu'on dit la vérité.

A travers ce texte, les auteurs renseignent les lecteurs sur l'importance de la vérité afin de les persuader.

(120 mots)

Hamid Serradj réunit les fellahs

Nous sommes à Tlemcen en 1939 Hamid Serradj, un citoyen instruit, invite les fellahs de BeniBoublen à se réunir pour réfléchir et discuter de leur condition misérable.

- Nous sommes ici pour discuter ensemble, fit Hamid Serradj. Il ne s'agit pas que l'un de nous fasse de beaux discours et que les autres l'écoutent. Chacun participera à la discussion et donnera son avis.

-Ce serait une idée parfaite ! s'écria Ba Dedouche. Mais est-ce que tout le monde est capable de formuler une opinion ? Si tu parles des anciens, oui : ils ont la sagesse et l'expérience ! Mais les autres... les autres... qu'est-ce qu'ils sont ?

Ba Dedouche fronça les sourcils de défi tout en dévisageant l'assistance.

- Ouvrons la discussion déclarèrent quelques-uns. Nous n'avons que trop tardé !

- Alors je donne mon avis, proclama Ba Dedouche, ignorant délibérément ce qui venait d'être dit. Si les citoyens et les fellahs pouvaient s'unir, le passage vers un monde plus facile deviendrait possible. Mais c'est irréalisable ! Nous savons ce qu'on attend de nous, s'écria-t-il encore avec force. C'est nous qui régénérons cette terre ! Une voix profonde me dit que nous sommes désignés pour réaliser ce grand dessein.

Ba Dedouche se tut et s'abîma dans une austère réflexion.

- Oserais-je poser une question ? fit d'une voix douce Slimane Meskine.

Jusqu'alors, il avait observé une attitude pleine de réserve.

- Je serais heureux, très heureux de savoir si nous sommes en séance ou s'il s'agit d'une simple rencontre entre fellahs, réunis ici pour bavarder de choses et d'autres. Que l'assemblée remarque bien que je ne fais que poser une question. Je n'aurai pas l'indigne prétention de faire allusion à quoi que ce soit.

- Je propose simplement d'ouvrir la séance, dit Hamid Serradj, il faudrait alors un raïs ! Il donnera la parole à chacun d'entre-nous, qui estime avoir quelque chose à dire.

- Un raïs ? Qu'est-ce qu'un raïs vient faire dans une réunion de fellahs ? demanda quelqu'un.

- Mais moi, je n'ai pas besoin d'un raïs pour prendre la parole ! protesta Ba Dedouche. Je peux la prendre tout seul !

- Voilà, répondit Hamid Serradj. Nous nous sommes réunis pour discuter de choses qui nous tiennent à cœur. Nous serons donc plusieurs à vouloir parler. Mais si nous parlons en même temps, celui qui est à l'Est n'entendra pas celui qui est à l'Ouest. Le désordre et la confusion s'empareront de nos propos malgré toute la bonne volonté. Si les choses dont nous voulons discuter nous tiennent donc à cœur, il est indispensable qu'un raïs préside la séance, donne la parole à celui qui la demandera et veille à ce que rien ne dérange notre réunion.

-Tu parles bien, frère !

- Bénis soient tes aïeux !

- Un raïs ! Un raïs ! Qui sera le raïs ?

- Sid Ali ! Sid Ali ! dirent plusieurs personnes.

- Tout le monde est d'accord ? Sid-Ali aussi ? Questionna Hamid Serradj. Alors tout va bien.

D'après Mohamed DIB, L'Incendie, Ed. Le Seuil. 1954.

Le compte-rendu objectif :

L'écrivain M^{ed} DIB dans le texte « Hamid Serradj réunit les fellahs », extrait de son œuvre « l'incendie », parle de la réclamation des fellahs face à leur situation misérable.

D'abord, les fellahs justifient leur présence dans la salle, puis chacun d'eux demande l'ouverture de la discussion et de prendre la parole, Hamid leur propose de choisir un raïs pour qu'il permette à chaque

fellah de parler et d'exprimer son avis, mais un autre débat est créé entre ce dernier et Ba Dedouche qui a refusé cette idée. Enfin il est convaincu par Hamid qui lui a expliqué l'importance de ce rais.

Dans ce texte, Mohamed Dib montre comment Hamid Serradj tente de convaincre son collègue à accepter l'idée de choisir un rais

« *Protégeons notre planète* »

L'homme avait, jusqu'ici, le sentiment qu'il logeait dans une nature immense, inépuisable, hors de mesure avec lui-même. L'idée ne pouvait lui venir qu'il aurait, un jour, à ménager, à épargner cette géante, qu'il lui faudrait apprendre à n'en pas gaspiller les ressources, à ne la pas souiller en y déposant les excréments de ses techniques.

Or, voilà que maintenant, lui, si chétif, et qui se croyait si anodin, il s'avise qu'on ne peut tout se permettre envers la nature ; voilà qu'il doit s'inquiéter pour elle des suites lointaines de son action ; voilà qu'il comprend que même dans une mer « toujours recommencée », on ne peut impunément déverser n'importe quoi... d'où vient ce revirement ? D'une part, de l'accroissement de la population, qui fait de l'homme un animal toujours plus « gros » et plus envahissant ; d'autre part, des progrès de la civilisation technique qui étendent démesurément ses pouvoirs.

Je sais, il y a des gens qui disent, enivrés par nos petits bonds dans le cosmos : « Eh bien, quand l'homme aura épuisé le capital nourricier de la planète, quand il aura pillé tous les magasins terrestres, quand il se sera rendu son logis inhabitable avec ses ordures radioactives, avec ses pétroles, avec sa chimie, il émigrera sur un autre globe, qu'il mettra à sac et souillera à son tour. ».

N'y comptons pas trop... En attendant que ces rêves prennent corps, conduisons-nous en bons « terricoles ». Respectons cette petite boule qui nous supporte.

Locataires consciencieux, ne dégradons pas les lieux où nous respirons. L'humanité n'est pas une passante. Un poète a dit : naître, vivre et mourir dans la même maison... Il y a apparence que le sort de l'homme est de naître, de vivre et de mourir sur la même planète.

Jean ROSTAND, *Inquiétudes d'un biologiste*, éd. Stock, 1967.

Le compte-rendu critique :

Dans cet appel intitulé « Protégeons notre planète » extrait de l'œuvre 'Inquiétude d'un biologiste', Jean Rostand, traite des nuisances que l'homme cause à son environnement

Il remarque que l'homme, pendant longtemps, ne s'est pas préoccupé de ce qui pourrait arriver à la Terre tellement elle lui semblait grande et infiniment riche en ressources. Toutefois, aujourd'hui, souligne l'auteur, l'homme prend conscience que son espèce, beaucoup plus nombreuse que par le passé et les déchets de sa technique plus graves, mettent la planète en péril. Au paragraphe 3, l'auteur réfute l'argument de ceux qui, inconscients, prétendent que l'homme après avoir détruit la Terre, émigrerait sur une autre planète. Il affirme qu'il ne faut pas accorder de crédit à de tels propos et exhorte à préserver la Terre et à la respecter en adoptant une conduite de « bons terricoles ».

Malgré son souci compréhensible pour la Terre, il faut remarquer que Jean Rostand ne devrait pas minimiser l'apport de la recherche fondamentale « petits bonds dans le cosmos », « rêves » comme il le laisse paraître dans son texte.

Appel du Directeur de l'Unesco

Nous vivons une époque porteuse de graves incertitudes et d'immenses espoirs, une époque où toutes les nations du monde se trouvent, pour la première fois, réunies dans un même réseau de rapports réciproques. Désormais, leurs destins sont devenus interdépendants et les moyens scientifiques et techniques dont elles disposent pourraient leur permettre de résoudre la plupart de leurs problèmes les plus urgents.

Mais il faudrait pour cela qu'elles unissent leurs volontés et conjuguent leurs efforts, dans la perspective d'un avenir commun. Il faudrait, en d'autres termes, que l'humanité puisse passer de l'interdépendance à la solidarité.

La pratique de la Solidarité exige de chacun de nous une disponibilité permanente à l'Autre, à celui qui, si loin qu'il soit, demeure toujours, et doit demeurer, notre prochain.

Or, la solidarité ne se décrète pas : elle se vit..

Une des tâches fondamentales de l'Unesco est de la rendre présente et efficace, car seule la Solidarité peut tisser un réseau d'amitié capable de relier les uns aux autres, à travers cités, pays et continents, les peuples et les personnes.

J'appelle donc aujourd'hui chacun d'entre vous à participer à une campagne de Solidarité dans le cadre du Courrier de l'Unesco.

Vous qui êtes lecteur du Courrier de l'Unesco, pensez à un Autre, à cet inconnu, votre frère, qui, du fait de ses conditions d'existence, se sent souvent étranger à vous, et auquel le Courrier de l'Unesco peut faire découvrir tout ce qui vous rapproche et vous unit.

Offrez-lui un abonnement et contribuez ainsi à l'effort que l'Unesco entreprend pour la paix et l'amitié entre les hommes.

Alors nous pourrons faire, grâce à vous, du Courrier de l'Unesco le courrier de la Solidarité.

D'après Amadou Mahtar M'BOW, Courrier de l'Unesco, février 1984.

Le compte-rendu objectif :

Dans son article intitulé « Appel du directeur de l'Unesco », tiré du courrier de l'Unesco, Amadou Mahtar parle de l'époque qu'on vit et qui manque de solidarité.

L'auteur commence en exposant la situation défavorable qui l'a poussé à s'indigner. Il rappelle aux lecteurs l'inquiétude inévitable d'un avenir hypothétique des nations du monde. Mais l'énonciateur reste optimiste et tente de persuader les lecteurs sur la nécessité de faire renaître l'espoir et concrétiser le concept de la solidarité. Afin que son cri atteigne les oreilles attentives, il étaye sa vision par un ensemble d'arguments pertinents. Pour lui la solidarité est une conviction personnelle qui exige une disponibilité inconditionnée à l'autre. Le directeur de l'Unesco invite tout le monde à instaurer la paix et à ensevelir la pauvreté en contribuant dans la campagne de solidarité.

L'auteur vise à mobiliser le destinataire afin de cristalliser une coexistence universelle.

NON A LA VIOLENCE CONJUGALE

Verbale, psychologique, physique, sexuelle ou économique, la violence de couple revêt des formes multiples qui souvent s'entremêlent. Jadis banalisées, aujourd'hui punies par la loi, les violences conjugales ou domestiques tendent à être de plus en plus dénoncées. D'après les chiffres du ministère de l'intérieur, en France au cours de l'année 2010, 146 femmes sont décédées en une année victimes de leur conjoint ou ex-conjoint. En moyen une femme décède tous les 2,5 jours.

En aucun cas le comportement d'une femme ne saurait justifier ni provoquer la violence. En effet, aucune femme ne mérite d'être battue, bousculée ou brutalisée de quelque manière que ce soit. Les femmes ne sont pas masochistes et ne tirent nullement plaisir de la douleur physique et des menaces. Les actes de violences contre les femmes sont souvent considérés comme un ordre naturel relatif aux prérogatives masculines.

J'espère qu'un jour viendra où les femmes battues ne seront plus résignées et où la violence conjugale ne sera plus une fatalité afin que nous pouvons vivre en paix.

Il faut respecter une femme afin de manifester la stabilité du foyer conjugal ; ce qui n'exclut pas le jeu de la séduction, et même, dans certains cas, le désir et l'amour

Je lance un appel à toute la population pour qu'elle dénonce tout acte de violence à l'encontre des femmes.

Isabelle LEVERT ; Psychologue clinicienne
<http://www.sosfemmes.com/>

Le compte-rendu critique :

Dans cet article intitulé « Non à la violence conjugale », tiré du site internet 'sosfemme', la psychologue Isabelle Levert lance un appel pour faire réagir la population contre la violence conjugale.

D'abord, dans la partie expositive, elle décrit la mauvaise situation des femmes en France à cause de la violence conjugale. Ensuite, afin de persuader les lecteurs elle avance trois arguments : le comportement de la femme ne justifie pas la violence, les femmes ne sont pas des masochistes et l'acte de violence est un ordre naturel. Enfin, elle exhorte toute la population à réagir et changer cette situation.

Je pense qu'Isabelle Levert a traité un thème social sensible en usant d'un vocabulaire accessible. Elle a présenté aussi des arguments persuadant.